

XYZ. La revue de la nouvelle

Taire d'où je viens

Annie Perreault



Numéro 145, printemps 2021

Je préférerais ne pas : la résistance passive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94805ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, A. (2021). Taire d'où je viens. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (145), 46–50.

Taire d'où je viens

Annie Perreault

JE NE SAIS PAS si j'ai ma place dans cette histoire. Il me semble que oui, mais je ne vois pas encore comment je m'y insère exactement. Je m'y insère par un *je*. Dit ainsi, ça semble facile. J'imagine que c'est comme sauter en parachute, il ne faut pas y penser trop longtemps. Il suffit de prendre l'élan sans tergiverser, et de se jeter dans le vide.

Je peux le faire, évidemment que je peux le faire, tant d'autres racontent leurs histoires de famille. Je quitte le vol d'oiseau, la distance, je plonge. Je remonte le cours du temps, je pointe du doigt quelque part dans l'enfance. Non, il vaudrait mieux chercher plus loin, avant ma naissance, donner une forme au récit qui me précède.

C'est un haut de duplex face à une école primaire sur la rue Bonaparte. Dans la cuisine, le plancher est recouvert de prélat, les murs, de papier peint. Dans ce décor chargé du début de la décennie 1970, le visage de ma mère s'effondre. Sous ses yeux, son bébé bleuit. Sa tête roule, il pique du nez vers la tablette de sa chaise haute, là, face à elle, au-dessus d'une nappe à grosses fleurs orange brûlé où du Pablum tiédit. Cela se produit deux fois avant ma naissance: la scène du bébé mou qu'on emmène en ambulance. Ma sœur qui vire bleue, l'ambulance qui emporte son corps atone, on me l'a raconté cent fois. Mon oncle est témoin de l'une de ces scènes. Mon père, lui, est à l'usine. Il travaille.

On ne sait pas ce qui s'est passé, on ne le saura pas et ma mère devra faire avec. L'hôpital lui rend son bébé tonique: ce n'était rien, madame. Ma mère vit dans la crainte que cela se reproduise, qu'un manque d'oxygène ait causé des séquelles. Cela n'arrive pas. Je nais en novembre, quatre ans plus tard. Je ne suis pas un bébé qui perd connaissance. C'est ce qui me distingue de ma sœur: on ne s'inquiétera pas pour moi, je n'ai pas le profil de celle pour qui on se fait du mau-

Je me dis que pour une fois je ne vais pas demeurer sur le seuil. Je voudrais pouvoir entrer et prendre place, que cela soit naturel d'aller à ma rencontre comme si j'étais un personnage, que ce *je* soit un *je* qui n'hésite pas, un *je* qui me colle si bien à la peau qu'on dirait : c'est elle, c'est de l'auto-fiction. Je chipote comme chaque fois qu'il s'agit de prendre la parole et de m'exposer, voilà le problème. J'aime les hésitations, le flou, l'indécision, les contours pas si nets.

J'hésite à me situer. Il m'est difficile de prendre position, d'ancrer mes pieds quelque part d'intime, de nommer là d'où je viens. Il me semble pourtant que c'est le point de départ, que c'est ce qu'on attend de moi, que je me révèle par des mots alors que je me réclame d'un héritage de silence. Je sais ce que je tais. Je me demande si c'est le moment de dire ce que j'ai fui. Je ne sais plus si j'ai fait le choix de la discrétion ou si cela s'est imposé. Cela : la marge, le pas de côté, le silence, ne pas faire de remous.

La honte nous apprend à nous taire. Ce que j'entends à la maison — une langue criarde ou trop pauvre pour décrire le monde avec finesse et précision, des mots mal prononcés —, n'a rien à voir avec les phrases posées, articulées avec soin que s'échangent les personnages de mes émissions préférées à la télé. Maintenant que j'y pense, cela ne tient pas la route, cette honte n'avait pas lieu d'être. Pourtant, elle s'est glissée sous ma langue, a crispé mes prises de parole, m'a rendue consciente de chaque mot qui sort de ma bouche comme si je n'allais jamais parvenir à parler avec naturel ma langue maternelle ; je dois me concentrer comme pour une langue étrangère.

C'est pareil quand vient le moment de passer à table ailleurs que chez moi, je mets des années, des décennies, à me sentir à l'aise au-dessus d'une assiette, à ne plus me dire que je ne sais pas manier les fourchettes et les couteaux, je vais même dans la surenchère pour bien faire, mangeant ma soupe dans un mouvement de cuiller de l'intérieur vers l'extérieur. Plier une serviette de table sur mes genoux me rend nerveuse, de même que couper un fromage ou ouvrir

une huître, je ne sais pas non plus parler des vins et faire tinter les coupes élégamment, je laisse des traces poisseuses sur les verres. Je multiplie les efforts pour masquer mes lacunes, mais j'ai toujours l'impression que quelque chose me trahit, un angle du coude, un coup de lame de travers, une hésitation sur l'emplacement de l'assiette à pain. Je devrais me dire que c'est ridicule et que je suis folle de m'attarder à pareilles simagrées, mais c'est toujours dans ma tête l'équivalent du trac d'être jetée sur une scène devant une salle avec des centaines d'yeux rivés sur moi alors que je balbutie les répliques d'un rôle qu'on ne m'a pas appris, celui de bien savoir se tenir, de parler la langue des privilégiés, le rôle de ceux qui ont absorbé dès l'enfance, sans violence, sans batailler, les règles pour prendre sa place en société.

Souvent, je décris des lieux pour ne pas parler de moi. Un paysage de papier peint, des abat-jour en laine bouclée, des ampoules qui éclairent un mobilier colonial, de fausses fleurs plantées dans des blocs de mousse, nulle eau pour leurs tiges. La seule vie dans cette maison de mon enfance prend l'allure de lianes décharnées, nourries à la vermiculite. J'évoque le silence, mais on y entend un bruit de fond en permanence. La musique se fait rare puisque c'est la télé à toute heure sauf la nuit où les ronronnements des moteurs usés du congélateur ou du déshumidificateur prennent le relais. Les voix sont des plaintes, les mots d'amour ne franchissent pas les lèvres et on se félicite de ne manquer de rien. Le garde-manger déborde de conserves et de produits industriels ensachés, des dates d'expiration à déchiffrer sur le rebord des boîtes. Dans le frigo, c'est pareil, c'est l'abondance. Les fromages en forme de blocs géants sont lisses sous leur pellicule plastique, les viandes saignent dans leurs barquettes, les légumes flétrissent dans le tombeau à céleris. Des pots sont alignés par dizaines. Les confitures figées dans le glucose-fructose, les marinades dans leur vinaigre, rien ne semble frais.

Aucun bois noble en vue. Des tissus synthétiques. Et des fenêtres obstruées par des rideaux d'une laideur agressive ou des stores en plastique laminé. Pas davantage de petit chat,

de chien enjoué ou de poisson frétilant dans un bocal. Nous sommes là, quatre êtres humains tranquilles dans un décor poussiéreux même quand on l'époussette chaque samedi matin. Enfant, je cherche la vie dans les buissons, je prends les coccinelles dans ma main, je caresse les chenilles velues, j'extirpe les vers de la terre après la pluie, je m'attarde aux moineaux et aux écureuils, au vol erratique des mouches, au bourdonnement des guêpes qui se cognent aux fenêtres, tout ce qui est vivant et imprévisible me réjouit. Les vols de monarques sont parmi mes plus beaux souvenirs des heures passées dans le jardin, je cours le nez en l'air et je jubile en constatant que les mouvements de leurs ailes ne semblent obéir à aucun ordre. Les bêtes vont là où bon leur semble, et c'est exactement la trajectoire que j'ai envie d'emprunter. Moi, je ne passerai pas de l'école à l'usine.

Je tais aussi l'étrangeté du lien, l'amour malhabile même si c'est de l'amour quand même, ça c'est sûr. Je n'invite pas mes amis aux funérailles de mon père, je ne présente pas mes parents à mes professeurs lors des remises de diplômes. Je me défile toujours, et des deux côtés, en famille comme en amitié. Je ne veux pas que ces mondes se mêlent. Je comparimente, je tiens dans l'ombre ceux que j'appelle les miens, et *les miens*, ce ne sera jamais ceux qui m'ont vue grandir.

Quand je regarde mes photos d'enfance, tout est délavé, flou, les cadrages sont mal foutus, ici on coupe une tête, là des yeux rouges, partout des mises en scène ridicules. Ma sœur et moi en tenues de couleurs pastel, posant avec des lapins de Pâques comme si c'était des trophées. Moi avec un vase de fleurs artificielles que ma mère m'a fourré dans les mains pour faire joli sur la photo. Ma sœur, ma cousine et moi plantées devant un rosier sauvage, les yeux plissés par le soleil. Moi qui fais semblant de jouer de l'orgue dans ma chambre aux murs jaune serin. Moi qui pose avec les skis que je viens de recevoir en cadeau debout dans un salon tout en teintes de brun. Jamais de photos de moi en ski, de moi qui m'amuse ou qui rêve, jamais rien de croqué sur le vif parce qu'il n'y avait rien de vif dans cette maison peut-être.

C'est l'impression qu'il me reste chaque fois que je feuillette l'album « Notre bébé », comme si toutes ces années avaient été figées dans des poses pour « faire comme il faut », et que la vraie vie, ce qu'a réellement été ma vie de zéro à dix-huit ans, je veux dire, n'était pas là dans les pages plastifiées, sous cette couverture de velours rouge. Lorsque je regarde les photos d'enfance des autres, je vois la vie intérieure, je vois des parents qui captent sur pellicule leur progéniture dans sa singularité, l'expressivité là où moi je n'expose que des sourires sur commande, un deux trois *cheese*, c'est pour ça que je préférerais ne pas raconter d'où je viens.